

Anne-Lou Steininger

Les Contes
des jours volés

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CE LIVRE A ÉTÉ ÉCRIT GRÂCE AU PRIX
DE LA FONDATION ÉDOUARD ET MAURICE SANDOZ

CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR LE CONSEIL DE LA CULTURE DE L'ÉTAT DU VALAIS
PAR LE DÉPARTEMENT DE LA CULTURE DE LA VILLE DE GENÈVE
ET PAR LA FONDATION ÉDOUARD ET MAURICE SANDOZ, À PULLY

« LES CONTES DES JOURS VOLÉS »,
CENT CINQUANTE-HUITIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : CHRISTINE SEFOLOSHA,
« FLYING DUTCHMAN », ENCRE SUR JAPON, 193 X 283 CM
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND & CÉDRIC LAUBER, COLOR ' , PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-158-8
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2005 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

LES JOURS QU'IL ME RESTE À VIVRE

JE VOULAIS donner chair au temps. Pour le goûter, pour l'éprouver, pour le sentir passer. Me payer ce luxe rare de la lenteur et de l'ennui. Le cargo, je l'avais choisi poussif exprès, immense et lourd, à deux doigts du naufrage. Quelques heures en avion ; avec cette vieille carcasse, il nous faudrait trois semaines au moins pour atteindre l'Argentine. Trois semaines que j'espérais interminables...

Combien de jours vous reste-t-il à vivre?... Vous haussez les épaules. Question absurde ! Vous n'en savez rien et préférez ne pas le savoir. Qui en aurait envie ? Nous vivons comme des immortels. Les yeux rivés sur le trou de l'instant, poinçonnant le plaisir et tâchant de nous perdre dans l'un de ces petits abîmes à quatre sous, à quatre pattes, de nous anéantir dans la minuscule mesure d'un assouvissement. Aller d'oubli en oubli. Et, vifs de tous ces morts accumulés que l'on froisse en tournant les

pages, regarder passer le temps, le temps des autres, dans l'encre des journaux. Immortels !

Moi, je sais combien de jours il me reste à vivre. Je peux vous le dire. Il m'en reste sept exactement. Tenez, ils sont là, vous pouvez les compter : je les ai rangés dans ce petit coquillage, pour ne pas les perdre. Sept jours. Pas un de plus. C'est peu, c'est beaucoup — selon. On a le temps de créer le monde en sept jours, et déjà de s'y ennuyer ou de s'en mordre les doigts, mais pas d'en faire le tour. Je ne sais pas trop qu'en faire, de ces sept jours. Il y a si longtemps qu'ils attendent, là, dans leurs replis de nacre, que je me décide à les vivre, que je les grille enfin, comme les dernières clopes d'un vieux paquet qui traînerait au fond d'un tiroir depuis des années en espérant que leur propriétaire se remette à fumer.

Mon ange exterminateur...

Dans son histoire, il y avait un ange. Dans la mienne un cargo. Je précisai : quinze mille tonnes et dix mètres de long, comme si les chiffres étaient une garantie de réalité. Lui, je l'appelais mon compagnon de voyage. Nous nous étions rencontrés sur le pont un jour où l'océan broyait de la grisaille... Je lui avais demandé :

— Qu'allez-vous faire en Argentine ?

— Je ne descends pas.

— Vous ne débarquez pas à La Plata ?

— Ni à La Plata ni ailleurs. Je reste sur le navire.

Il avait marmonné quelque chose au sujet de papiers que personne ne voulait reconnaître, de dates qui ne concordaient pas. Sans papiers, impossible de quitter les ports...

— Je suis en exil sur l'océan, si vous voulez.

— Et le commandant ?

— Je n'ai pas eu l'honneur de le connaître.

— Ah ! je comprends. Vous êtes un passager clandestin ?

— Je ne l'étais pas. Je le suis devenu.

Ce soir-là, il m'avait parlé tempêtes, ouragans et naufrages. Je l'avais écouté avec ravissement me décrire les terribles cyclones qui soulèvent les navires et les projettent dans le vide... et je m'étais endormie.

Cet ange de malheur ! Il fume mes clopes, il boit mon sang : il me tue à petit feu. Oh ! ce n'est pas ce qu'on pourrait croire : un champion de l'Apocalypse, un embrocheur de Léviathan. Mon ange n'est qu'un petit fonctionnaire, un simple ange-percepteur. Je ne connais pas son nom, je ne sais pas qui l'envoie. Parfois je le soupçonne de travailler pour son propre compte. Sa tâche ? Chaque matin, depuis que je suis né, sans faillir, il se présente à moi et me plume d'un jour. C'est tout. Les jours qui me restent, les sept derniers, il les prendra aussi, comme il a pris les autres. Un sale boulot, soit dit en passant. Mais enfin, c'est mon ange. Je me suis habitué à lui.

J'ai souffert au début, je me suis révolté. Imaginez que vous aussi on vous décompte vos jours ! J'avais le sentiment de vivre à reculons, ou, comment dire ? de n'être là que pour payer une dette dont j'aurais hérité à ma naissance. Tout était joué — et perdu — d'avance. Si encore j'avais eu la perspective d'une longue vie. Mais non ! J'avais beau compter et recompter les jours qui tintaient dans ma coquille : j'en avais jusqu'à trente-quatre ans, trois mois et deux semaines. Je pouvais déjà commander la

bière, le corbillard et le repas de funérailles. C'est alors que, par hasard, j'ai trouvé une parade...

Dans mon histoire, il y avait un cargo. Mais ce n'était déjà plus un cargo, ou alors il n'était pas de ce monde, ou bien j'avais rêvé... Toute vraisemblance se défaisait, comme corrompue, au contact de cet homme, et ce que j'essayais encore de présenter comme la réalité prenait, à la lumière de son sourire, l'allure d'une loufoque affabulation, à laquelle je n'arrivais plus à croire moi-même. En somme, j'avais pris place sur un navire et je me retrouvais embarquée dans un conte. Car c'est lui qui menait le jeu.

Ainsi, quand je prétendis que nous transportions des autos destinées à connaître une seconde vie de gloire en Amérique latine et que l'équipage...

— Quel équipage ?

— Il faut bien qu'il y ait quelqu'un...

— Pourquoi faut-il ?

— Vous n'allez pas me dire qu'il n'y a personne à bord en dehors de nous deux ?

— Vous préféreriez être seule ? Venez...

Il m'avait fait visiter le navire. Et, comme pour lui donner raison, nous n'avions rencontré personne. Mais qu'est-ce que cela prouvait ? Les machines ne s'étaient pas mises à tourner toutes seules...

— Les machines ? C'est le ronflement du vent dans la voilure que vous entendez là.

Et c'était vrai, je dus l'admettre : nous voguions maintenant sur une caravelle. Quant aux

marchandises... Le vaisseau voyageait à vide et semblait n'avoir rien transporté depuis des siècles. À part ces vieilles volières vides qui encombraient la soute. Il me montra les cages immenses, au treillis démaillé, qui se déginguaient en grinçant au rythme du roulis. On se serait cru dans le squelette d'une ville légère abandonnée par les oiseaux.

— Par les anges.

— Encore!

— Ceux-là même que les Conquistadores emmenèrent en esclavage vers le Nouveau Monde afin de plier à la loi et au salut chrétiens l'âme païenne des Indiens. Certains disent que les anges n'ont pas survécu au voyage, et qu'ils sont morts de honte et de chagrin; d'autres affirment qu'ils se sont envolés en emportant le capitaine pour d'obs-cures vengeances. On dit aussi...

Je n'essayais plus de protester. Va pour les anges de toutes plumes. Va pour un bateau fantôme...

Je me souviens de ce matin-là. Il ne me restait plus qu'une poignée de jours, et puis basta! c'était fini. J'en voulais à la terre entière. Je lui en voulais à lui tout particulièrement. Je l'ai insulté, j'ai voulu le chasser: Hors de ma vue, volatile acariâtre, et ne viens plus me parler de destin! Je l'aurais plumé vif!... Je savais que ma colère était inutile, mais qu'avais-je à perdre? Puis les larmes sont venues... Voilà de quoi j'allais mourir — je le comprenais enfin: d'y avoir trop pensé. Ignorant, j'aurais vécu heureux et, qui sait, vieux. Après tout, il m'avait peut-être menti, à la seule fin de m'empoisonner la vie. Oui, menti!... J'ai planté mes yeux dans les siens: Hypocrite!

Escroc ! Tricheur !... Mais, devant la candeur stupide de son regard, j'ai dû reconnaître qu'il était incapable de mentir. J'ai hurlé :

— De quel droit fais-tu cela ? Comment oses-tu te dire parfait, te prétendre supérieur à moi et disposer de ma vie, toi qui ne sais même pas ce que c'est que de pleurer ?

Pour la première fois, je l'ai vu se troubler, puis se renfrogner. Oui, lui, un ange ! Je l'avais vexé. Il disparut sur-le-champ, sans un mot. S'il n'avait pas eu le pouvoir de traverser les murs, il aurait certainement claqué la porte. C'est alors que je me rendis compte qu'il avait oublié de me prendre le jour dû. Ainsi, j'avais découvert son point faible.

Le lendemain, quand il me demanda, à peine arrivé, pourquoi les hommes pleurent, je lui avais concocté une fable dont il sortirait plus intrigué qu'avant. Il me quitta songeur et je gagnai un deuxième jour. Puis un troisième, un quatrième, et ainsi de suite, presque chaque matin jusqu'à maintenant. Je ne sais pas combien de temps est passé. Des années, des siècles ?... J'ai toujours trente-quatre ans, il me reste sept jours à vivre, et il en sera ainsi tant que je ne me laisserai pas de lui chanter mes fariboles.

Ma ruse est simple, mais mon ange est candide. Comme tous ceux de son espèce, c'est un être de plénitude et de vérité. Une sorte de dogmatique, en somme. Pour lui, les choses sont ou ne sont pas, depuis toujours et à perpétue. Il ignore ce que sont le doute et la contradiction, ne décèle ni la ruse ni l'ironie. Il est incapable de penser le temps, la perte, l'usure, incapable d'éprouver une émotion. Bref, il ne nous comprend pas. Et c'est bien ce qui le chiffonne. Car, dans son orgueil, il ne peut pas admettre que quelque chose dans le monde lui échappe. Qu'est-ce qu'un homme ? me demande-t-il chaque jour. Qu'est-ce qu'un être de temps ?... Je fais semblant de

connaître la réponse, d'avoir du moins un exemple à lui proposer, et je pousse la porte d'une biographie imaginaire ou je lui sers un conte à ma façon. Mais voilà : mes personnages se défilent devant leur destin, leurs désirs restent insondables, leurs quêtes n'aboutissent pas et leurs uniques certitudes sont absurdes ou inutilisables. Nouvelle énigme pour lui, nouveau sursis pour moi. Les questions indéfiniment viennent répondre aux questions, car ce qu'il cherche à comprendre n'a aucun sens et n'en aura jamais, ni pour lui, ni pour nous. Tant mieux car, je le pressens, l'homme ne survivrait pas à son déchiffrement.

Je le vois souvent perplexe, parfois désespéré. Mais le jeu n'a pas l'air de lui déplaire. Bien qu'il soit trop fier pour me l'avouer, je me demande s'il ne préfère pas me voler un conte plutôt qu'un jour.

Je pourrais durer sans fin si je le voulais. Mais qu'est-ce que l'éternité comparée à la saveur unique de ces sept derniers jours ? Mes plus beaux souvenirs ne me viennent pas des jours que j'ai volés, mais de ceux, rares et précieux, que j'ai laissé filer, manquant le rendez-vous de l'ange, par paresse, par jeu, par légèreté... Le temps, ce temps que je rachète à coups d'art et de bobards, j'aime trop le perdre aussi.

Sept jours passèrent donc.

Je veux me souvenir de la chair. Échapper à la mer.

Mais la mer, que pouvait-elle contre nous ? Dehors les tempêtes menaient le bal, les ouragans faisaient craquer notre navire dans des étreintes époustouflantes, des cyclones le soulevaient jusqu'à la voie lactée. Nous étions mille fois naufragés, mille fois perdus de corps et d'âme... et mille fois plus vivants aussi, plus insoucians et plus féroces.

Je viens de la chair, je veux y retourner.

Nous ne sortions plus. De temps à autre, il fouillait dans ses papiers et me lisait un récit. Ou l'improvisait, je ne sais pas : tant de pages étaient blanches.

— Ce sont les histoires que vous dédiez à votre ange ?

— Quel ange ?

Il avait oublié !

— Votre ange-percepteur. L'ange des sept jours.

— Les anges ne savent pas lire... Et mes sept jours, je vous les donne.

Je n'avais pas compris tout de suite...

Au matin du huitième jour, il avait disparu. Le roulis faisait osciller violemment la lampe de sa cabine, comme si quelqu'un d'un peu trop grand n'avait pu s'empêcher, bien que marchant courbé, de la heurter du front, mais lui n'était plus là. Encore une fois, il se moquait de moi. Je ne suis pas réel, m'avait-il dit et répété, pas dans le sens où vous l'entendez. Il prétendait qu'à chacun est donnée une part de réalité, et qu'il avait épuisé la sienne depuis belle lurette. Je l'avais pourtant tenu entre mes bras...

— Qu'êtes-vous alors ?

— Un menteur.

Il riait. Ajoutant : La réalité n'est qu'un rêve que l'on fait à plusieurs, avec l'inavouable complicité des criminels.

Or voilà que j'étais seule.

Au milieu de la pièce, ombilic des tourmentes, j'aperçus le petit coquillage blanc. Autour de lui, tout tanguait, glissait et chavirait : la houle des pages éparpillées, les meubles, les murs et la lumière. Lui seul était stable, paisiblement recroquevillé sur le méandre de sa spirale. Je compris en le voyant que nous n'étions pas de taille à vaincre l'obstination d'un simple coquillage ; que, tourbillonnant en vain et se brisant sans fracas contre lui comme une poignée de confettis, nos vies s'es-soufflent à se chercher une consistance — car ce qui nous demande tant d'efforts, à nous, tant d'imagination et de volonté, est chez lui une simple loi de développement géométrique. J'avais trouvé le centre du temps. Je le pris dans ma main pour le faire tinter : combien de jours ?...

J'ai rassemblé les écrits de mon prédécesseur. Je les complète, je les remanie. Je poursuivrai sa rêverie. Si demain venait un ange me demandant des comptes, et quand bien même il ne serait, ange, qu'une fable, je lui raconterais une histoire, puis le lendemain, et le surlendemain... J'espère de cette façon faire durer longtemps ma traversée.

Dans mes histoires, il y a un ange et je le mène en bateau.

ELLE

E LLE FONCE à bicyclette dans le miroir d'une flaqué et coupe le ciel en deux, éclabousse tes chaussures. Tu la croises dans la rue. Elle porte une robe légère qui t'effleure en passant, une petite valise qui lui donne l'air de partir à tout instant, mais elle flâne sans hâte. Elle se retourne, ses lèvres bougent, on dirait qu'elle te parle, pourtant tu n'entends rien. Elle te regarde derrière la vitre d'un café comme si elle attendait que tu la reconnaises, mais tu as beau chercher, beau fouiller ta mémoire au scalpel, tu ne te souviens pas, et tu t'en veux tellement. Elle traverse ta cour – tapotis de ses pas – et c'est peut-être un blues – premières gouttes de pluie – ces quelques notes longues qui s'en vont avec elle. Ô sillage swingué d'une mélodie interrompue trop tôt : tu te jetterais par la fenêtre pour en connaître la suite. Mais il fait nuit : tu dors déjà, et tu l'écoutes jouer cet air inachevé sur un piano aux touches d'eau – ce piano-là, tu t'en souviens,

qui n'arrivait à bout de rien, mais dont les notes titubantes avaient la saveur beurrée du thé noir et des tuiles aux amandes, le mercredi après-midi, quand tu avais leçon de solfège et de pluie. Elle est là quand tu fermes les yeux, elle est là quand tu rêves, et te regarde dormir. À moins que tu ne sois mort déjà, et qu'elle ne contemple ton cadavre. Elle est là quand tu t'éveilles : elle parle avec des inconnus dans la pièce voisine, elle se fâche puis elle rit, et tu as l'impression que c'est de toi qu'elle parle, que c'est très important, que ton sort en dépend, mais tu ne comprends pas.

Elle est là quand tu sais que tu as tout ton temps, et l'envie de ne rien faire — elle a l'art d'arriver lorsque tu t'abandonnes. Elle a surgi au plus beau de la soirée. Tu buvais un verre de vin doux en regardant fondre le jour, tu étais heureux et détendu, tu entrais en volupté. Mais elle avait ce je-ne-sais-quoi qui t'a tiré du cœur le plus profond soupir. Quand trouveras-tu la paix ? Elle est terrible. Elle traîne derrière elle des parfums qui t'affament, elle a des tours de gestes qui te plantent dans le sol. Ses regards vont toujours plus loin que les tiens. Elle t'agace, te ravit ; t'enchanté et t'inquiète. Tu ne comprends rien à sa beauté. Il te faudrait refaire le monde, pièce par pièce, tout reprendre depuis le début, et la créer, elle, de tes propres mains. Mais qui te dit qu'elle ne t'échapperait pas encore. Tu aimerais lui parler, la toucher. Rien que pour t'assurer de sa réalité. Tu aimerais te couler dans son ombre, lire par-dessus son épaule, te glisser dans son corps, pour voir si elle existe. Mais elle est déjà loin. Elle ne t'évite pas, mais elle

est si fugace ; et tu oses trop tard. Tu ne la perds jamais pourtant – comment perdre ce qu'on ne possède pas ? – car elle revient toujours, elle te retrouve. Mais c'est quand elle est là qu'elle te manque le plus : elle te manque au présent. C'est un trou dans la vie, une envie de pleurer au plus doux de l'été, une lumière qui obscurcit le jour – un coup de poing dans le soleil.

Elle t'attend.

Elle se tourne vers toi, elle te fait signe. Et son sourire coupe la terre en deux. Tu lui réponds. Tu vas la suivre. Tu veux l'atteindre. Un fleuve entre vous mène sa troupe de noyés. Pas de pont, pas de gué, pas de passage. Qu'importe ! Vous cheminerez face à face en remontant le cours de l'eau, elle sur une rive, et toi sur l'autre, comme un reflet. En amont, espères-tu, le fleuve te laissera passer : en amont, même si je dois marcher jusqu'à la source, même si j'y passe ma vie. Et tu te mets en route... Vous marcherez longtemps, sans cesser, toi de la désirer, elle de t'attendre, en remontant l'unique fleuve qui n'a ni fin ni source. Un jour, il faudra bien que tu te jettes à l'eau !...

LE FLEUVE

SUR LA BERGE, Héraclite était songeur. Comme souvent, lorsque la chaleur devenait intenable, il était venu s'asseoir sous son figuier habituel, au bord du fleuve. La fraîcheur de l'eau le rassérénait et son constant mouvement déliait le fil de ses pensées. Il lui semblait alors mieux comprendre le monde. Quand il ne s'endormait pas, il finissait par se baigner.

Ce jour-là, il ne devait pas faire de sieste. À peine s'était-il installé qu'il vit avec surprise un homme surgir de l'eau et s'approcher de lui en souriant. Saperlipopette ! pensa Héraclite en grec. Car l'homme lui ressemblait terriblement.

— Qui es-tu ?

— Je suis toi : Héraclite.

— Comment ça, moi ? Quelle est cette énigme ?

— N'as-tu pas dit : « Nous ne nous baignons jamais deux fois dans le même fleuve » ?

- Je l'ai dit.
- Eh bien ! Ne t'es-tu pas baigné hier ?
- Oui, je me suis baigné. Et alors ?
- N'était-ce pas dans ce fleuve ?
- Celui-là même.

— Si le fleuve est le même, c'est donc que toi, tu n'es plus le même. Moi, je suis l'Héraclite qui s'est baigné dans le fleuve hier. Tu comprends maintenant ? Mais je ne suis pas seul. Nous sommes nombreux de tes baignades. Je te présente...

Le philosophe, un peu sonné par ce syllogisme et par le gong du soleil au zénith, regarda l'eau où barbotaient, avec un plaisir qu'il reconnaissait bien, des dizaines, des centaines d'Héraclites amphibies qui lui firent de la main un salut amical et moqueur. Si semblables et si différents ! Si insoucians surtout quand lui était si grave ! On aurait dit que rien ne pouvait plus leur arriver. Ils jouaient comme des mômes, ils riaient comme des mômes, et le considéraient avec une impertinence !... Mais que me trouvent-ils donc de si comique, ces maudits avatars ?...

— Alors ? Tu n'aurais pas cru t'être baigné si souvent ! commentait l'autre, goguenard.

Héraclite se vexa. Des années de réflexion réduites à une farce ! à une boutade ! Il voulut répliquer, terrasser son adversaire, comme il savait le faire, par un implacable raisonnement dialectique. Mais le bougre connaissait bien la chansonnette et résistait à tous les arguments. C'est qu'il avait de qui tenir, même s'il était d'hier. La troupe des baigneurs s'était approchée pour suivre la discussion, et l'épiçaient de rires pouffés et de notes en bas de

page qui mirent Héraclite hors de lui. Il les chassa à coups de figues.

— Si toi tu n'acceptes pas d'être plusieurs, le fleuve devrait-il l'accepter, lui ?

Il fallait sortir de cette aporie. Héraclite – celui du jour – se déshabilla, plongea dans le fleuve et se laissa emporter par son cours. Ne faire plus qu'un avec le fleuve...

Il n'est jamais revenu, mais on dit que dans la région les gens lui ressemblent beaucoup. C'est le seul cas connu de clonage philosophique.

LE RENDEZ-VOUS DE SAMARCANDE

NE M'APPELEZ pas l'inconstant. Dites le fourvoyé, le dépossédé, l'homme aux chemins brisés, aux mains ballantes, l'exilé. Ne dites pas traître, mais égaré, perdu. Ni fou, mais nu. Et, par pudeur, ne me regardez pas comme ça.

J'ai appris à ne rien espérer, à ne rien trop attendre. J'ai aussi essayé d'éteindre tout désir en moi. Mais je n'ai pas l'âme d'un bonze, et j'aurais peur, aspirant au néant, que le néant même se défile au profit d'un douteux substitut. Avec moi, on ne sait jamais. Ma vie est un perpétuel malentendu. Elle est, disons, une suite de meurtres sans victimes ni assassin. Au point qu'il m'est arrivé de souhaiter la mort – pas la mienne, celle des autres ; de suivre les enterrements pour voir si, par hasard, le défunt n'était pas un peu mien. Ô vous que j'ai aimés, et que j'aimerais peut-être encore si on m'en avait laissé le temps, pardonnez-moi, mais parfois, il est vrai, j'aurais préféré vous savoir morts, tous – vous

tenir sous la terre – plutôt que disparus, évaporés d’entre mes bras.

À commencer par toi, Ariane. Toi, ma première « conquête ». Qu’il m’aurait plu de voir ta tombe avec ces mots gravés : « Ci-gît Ariane N., mystificatrice, dérégleuse de destin. A vécu quelques jours de juin. »

Ariane, je le jure, était blonde et pervenche. Elle sentait le talc pour bébé, avait un visage pointu de dauphin et ce charme anodin idéal pour rassurer le débutant que j’étais. Je ne l’ai jamais revue. L’affaire prenait bon tour : nous avions rendez-vous – huit heures, tel soir, entre un arbre et un banc. Quand je suis arrivé, avec un peu de retard, pas d’Ariane entre l’arbre et le banc, pas de museau pointu, de cheveux blonds, mais une grande brune au visage rond, assez belle ma foi dans sa robe bleu roi. Dès qu’elle m’a vu : grand sourire. Et elle s’est élancée vers moi comme si elle m’attendait. Je lui ai retourné un vague rictus poli, et j’ai regardé ailleurs, cherchant Ariane des yeux aux quatre coins de la place. Mais la brune s’est plantée devant moi, elle a délicatement craché son chewing-gum, et m’a dit : Alors, on ne s’embrasse plus ?... Je tombais des nues. L’embrasser, elle ? J’en avais bien envie, mais... et Ariane ?... Quelle Ariane ? Elle ne connaissait pas. Elle s’appelait Myriam. Nous avions rendez-vous ici à huit heures, pourquoi je lui faisais la tête ? Hier, tu m’as dit... Hier ?... Elle me répéta tout haut les fadaïses que j’avais chuchotées la veille à l’oreille d’Ariane. Oh ! rien que de très banal. J’avais un peu honte... Tu ne te souviens pas ? Elle allait se fâcher, pleurer peut-être... Si, si,

je m'en souviens. Je ne voulais pas lui faire de peine : elle était si jolie... Tant pis pour Ariane : j'étais peut-être en train de rêver. Désormais, c'était Myriam ou rien. J'ai accepté. Et je l'ai embrassée. Sa bouche avait un goût de menthe, et les arbres au-dessus de nos têtes, et les bancs verts, tout était vrai, tout était menthe : je ne rêvais pas, non, je ne pouvais pas rêver ce corps entre mes bras, ce corps unique, irremplaçable. Myriam ! J'étais heureux.

Ah ! je l'aurais poursuivie ma première amoureuse. De rendez-vous en rendez-vous, de visage en visage. Après Myriam, ce fut Marie, Marianne, Liliane, Loanne, Loïse, Élise, Lisa, Isabelle, Annabelle, Annarose, Rosalie, et j'en oublie... J'ouvrais les bras à une femme, je les refermais sur une autre. Il suffisait d'une seconde d'inattention. La substitution pouvait intervenir n'importe où, n'importe quand. Dans un bar, dans un lit, au cinéma, lors d'une promenade. Je me retournais et tac ! ce n'était plus la même. Mais elle me regardait avec tant de confiance que je n'avais pas le courage de me fâcher. Je la prenais par la taille en murmurant : Rosalie... ? Lucille, rectifiait-elle avec douceur. Va pour Lucille. Puis ce sera Sophie, Sonia, Soara... Chaque fois, je me sentais trahi dans mon désir, foudroyé en plein vol comme ces figures de plâtre sur lesquelles les chasseurs s'exercent à tirer ; chaque fois cependant je m'émerveillais car, chacune à sa façon, je les trouvais toutes belles, et toutes se montraient généreuses avec moi et très éprises. Que demander de plus?... J'étais triste et joyeux, comblé et dépouillé, riche les mains vides, heureux les larmes aux yeux. Le temps est un miroir en miettes et moi

j'aimais une femme reflétée par le temps. Dire qu'il avait suffi d'une fois, d'un flirt, d'un timide premier sentiment d'amour pour être précipité dans ce labyrinthe !

Don Juan involontaire, à vingt ans j'avais déjà feuilleté le catalogue d'une vie entière de séducteur. J'aurais pu m'en vanter, mais auprès de qui ? Je n'avais pas d'amis, ou plutôt j'en avais sans cesse d'autres. La manie de la substitution les avait gagnés eux aussi. Ils s'usaient vite : quelques jours, quelques semaines pour les plus coriaces, quelques minutes parfois, à la table d'un café : Salut. Hé ! tu ne me reconnais plus ? Toujours dans la lune !... Et je devais faire mine de retrouver un vieux copain, me régler sur ce qu'il disait, rire de ce qui l'amusait pour ne pas avoir l'air complètement largué. Ah, salut, c'est toi !... Que le diable l'emporte ! Et le diable l'emportait. Je n'osais plus sortir, pour éviter les rencontres et les malentendus. Bien sûr, j'ai tenté de partir. Un jour j'ai pris l'avion pour l'Amérique. Là-bas, ai-je pensé, où je n'ai pas de passé, où personne ne me connaît, je pourrais reprendre mon destin en main. Mais l'avion s'est posé en Asie, de l'autre côté de la planète. Même les passagers avaient changé, et les hôtesses, et la couleur des sièges. À quoi bon continuer à nier l'évidence ? Dorénavant, je devais m'incliner, la vie ferait de moi ce qu'elle voudrait.

Je me suis habitué. Que je tende la main vers une pomme, je cueillerai une cerise. Où que je veuille aller, j'arriverai ailleurs. Et quand je ne bouge pas, c'est le paysage qui change. J'aimerais bien savoir ce qui se passe dans le bref instant qui

sépare mes désirs de mes actes pour qu'ils ne coïncident jamais. Un tremblement de temps ? Une fracture dans le système du monde ? Ou bien c'est moi, c'est ma faute. Je dois être trop distrait ou trop malhabile pour ce monde : affligé, oui, d'une sorte de maladresse existentielle. À moins que la réalité n'ait un double fond et que je ne sois victime d'un escamoteur... Dans ce cas, il y a un truc. Mais je ne l'ai pas trouvé. Je fais partie des incurables gogos qui peuvent assister mille fois au même tour de magie sans piger la combine. La femme sciée ressort entière, une colombe s'envole, les cartes s'évanouissent, et moi je n'y ai vu que du feu. Je mourrai idiot.

Mais mourir : que signifie ce mot dans mon dédale halluciné ? Où vont les disparus ? Les êtres que j'ai connus, et qui se déroberent, existent-ils encore ? Peut-être me cherchent-ils eux aussi. J'imagine parfois que le monde est perpétuellement remis en jeu, qu'une nouvelle réalité, résultant d'une nouvelle combinaison de dés, surgit à chaque instant, remplaçant les anciennes, ou les occultant à nos yeux, de sorte que chaque seconde passée est un musée d'objets perdus, chaque instant un univers en soi, pourvu de sa propre nécessité et de son propre hasard : un tout qui exclut les autres tous ; et qu'il est impossible, errant dans des mondes parallèles, que nous nous rencontrions jamais. Je ne doute pas d'avoir été et d'être encore, pour d'autres, un remplaçant de remplaçant, et ainsi de suite à l'infini, le énième maillon d'un long cortège de substituts emportés par le temps. Je me soupçonne d'ailleurs d'être pour moi-même un

autre qui me tiendrait lieu de moi. Il m'arrive de perdre le fil. Quand la Mort viendra, quand elle m'appellera, je lui répondrai poliment : Vous faites erreur, Madame. Je ne suis qu'un remplaçant. C'est Athanase que vous cherchez ? Il n'est pas là. Il vous attend à Samarcande.

J'essaierai...

AVEC LA MUSIQUE LENTEMENT

J' AIME une femme, disons... que c'est elle plutôt qui est tombée amoureuse de moi. Et moi je la regarde tomber.

D'ailleurs, elle tombe dès que je la regarde. N'importe où, n'importe quand. Je ne m'y attends jamais. Soudain, la voilà. Et elle tombe. Je suis toujours émerveillé par sa façon de tomber. Et par la transfiguration que ses chutes font subir au paysage. Alors, je ne peux m'empêcher de l'aimer.

C'est une femme gracieuse et désinvolte. Sa beauté est si franche, si involontaire, qu'elle ne peut se faner. Pour moi, elle sera toujours belle. Elle a dans ses cheveux, en guise d'unique attache, un oiseau rouge et bleu, un magnifique oiseau qui retient entre ses griffes les volutes de sa chevelure. Tantôt voletant, tantôt se reposant sur son épaule en gazouillant, il accomplit sa tâche avec un amour jaloux, reprenant affectueusement du bec les mèches qui glissent sans cesse. Quand je la vis pour

la première fois, l'oiseau effaré s'envola en lâchant son trésor. Les cheveux avec mollesse retombèrent sur son front, dans son cou, entre ses seins, coulèrent le long du ventre, des cuisses... et l'emportèrent dans leur chute pleureuse.

J'aurais été l'oiseau... J'aurais été cet air de concerto qui s'échappe d'une fenêtre ouverte. L'aube en est toute parfumée. Elle est là, nue; elle est dans la musique, titillée par les pizzicati des violons agaçants. Sa peau se couvre à peine de quelques frissons doux, et elle tombe. Elle tombe avec la musique, lentement. Dans sa chute qui n'a rien de fatal, elle emporte un grand morceau de bleu moelleux, tandis qu'au-dessus de son corps le ciel se fait fourrure.

Ce vertige quand je la vois!... Est-ce vraiment elle qui tombe ou moi qui monte aux nues?

J'interroge les nues. Au bout de la place, en équilibre sur la pointe du fronton de l'église, deux anges fixent le vide avec un orgueil crispé. Discrètement, ils s'appuient à la croix de pierre qui les sépare. Je leur adresse un sourire entendu. Eux aussi, ils ont le vertige.

Que la ville est silencieuse ce matin. Ce doit être dimanche. Le premier rayon du soleil frappe la tête des anges. Les cloches vont se mettre à sonner. Soudain, elle est là, derrière eux. Les anges se retournent, deviennent plus pâles que marbre, s'agrippent de justesse l'un à l'autre. Et ça y est! elle commence à tomber. Toute la place se trouble, tremble, murmure. Elle tombe sur fond d'or, en faisant miroiter ses éclats de tendresse, elle tombe par petites touches, frémissante et hiératique, elle

—— AVEC LA MUSIQUE LENTEMENT ——

tombe en pluie, en mosaïque. Elle met un tel temps à tomber qu'elle s'efface avant de toucher terre.

Et c'est moi qui m'effondre, brisé en mille morceaux, sur le parvis. Je l'entends qui chuchote affectueusement à mon oreille : On est fragile et on veut jouer les casse-cou!...

Mais où est mon oreille ?

FACE À LA MER

LES VIEUX d'abord, parce qu'ils sont près de la mort, pensait-on; les vieux sans impatience, car ils savent attendre, ont pris l'un après l'autre le sentier de la plage pour ne plus remonter. *Ici, la mer est claire, émeraude et dorée. Tout peut encore arriver...* Ils ont l'air heureux, a-t-on remarqué, soulagés presque – mais de quoi? Comme si le village était devenu trop petit pour eux, trop étroit pour contenir leur vie, ils l'ont abandonné. Et maintenant ils restent là, assis dans la lumière de l'eau, se parlant peu, bougeant à peine, souriants. Ils sont libres, ils ne nous doivent plus rien; ils ont fait ce qu'ils pouvaient, qu'ils fassent maintenant ce qui leur chante. À cet âge, la vie est large de tous les âges traversés: elle s'approche de la mer.

Quand les vieux prirent l'habitude de passer leurs journées, puis leurs nuits sur la plage, à contempler les vagues, nul ne leur en fit le reproche. On savait, on devinait sans oser le dire ce

qu'ils étaient partis chercher. Mieux valait ne pas y penser, continuer à vivre comme si de rien n'était : avancer, courir, fuir vers l'avenir. A-t-on le droit de s'arrêter quand la machine du monde repose sur nos épaules ! ? On évita tant que possible de regarder en bas. La plage maintenant était bordée de cahutes légères, des simples dais de branches posés sur quatre pieux, qui s'ouvraient sur la mer. De loin, on aurait dit les baldaquins abandonnés par leurs porteurs d'un cortège royal qui se serait arrêté là il y a cent ans, au terme d'un voyage harassant aux confins du pays, pour assister à un spectacle inespéré ou recevoir une ambassade qui ne serait jamais venue et que, par courtoisie, on attendrait toujours.

Ce qu'ils attendent n'existe pas : ils finiront par revenir, espérait-on tout bas. Chaque jour, on envoyait les gosses leur porter l'eau et les repas — auxquels ils ne touchaient guère. Les enfants, enchantés de leur mission, restaient des heures à jouer sur la plage et à écouter les vieillards. Ils commencèrent à raconter au village que les vieux attendaient un bateau. On les chassa avec humeur, on se fâcha : Taisez-vous, vilains menteurs ! La mer est vide ici... Et les adultes se bouchaient les oreilles.

C'est vrai qu'à part les pêcheurs, il ne croisait aucune embarcation au large de cette plage, ou alors très, très loin et il fallait cligner des yeux. Les petits clignaient des yeux pour imiter les vieux :

— Eh gamin ! Regarde cette tache là-bas. Tu la vois ? Qu'est-ce que c'est ?...

— Un bateau ! Un gros bateau, taquinait le gosse.

— Comment est-il exactement? Où est-il maintenant? Je ne vois plus rien...

Le farceur de s'enfuir en riant sous les injures :

— Graine de voyou, vaurien, reviens seulement : je vais te peindre les fesses en rouge.

Et les yeux fatigués, pleurant de lumière et de sel, reprenaient leur observation. *Au bord, la mer est douce, au loin elle brise des ardoises.*

Mais les gosses n'en démordaient pas. Pour certains, ce n'était pas un bateau, mais une immense maison qui devait arriver par la mer, avec des gens à chaque fenêtre faisant des signes de bienvenue. D'autres soutenaient qu'une baleine allait venir les gober tous ; qu'au moment où elle ouvrirait la gueule, on entendrait de la musique et l'on apercevrait, tout au fond de son ventre, danser le bal des avalés. Les plus âgés parlèrent seulement d'une nuit plus noire que les autres : les étoiles s'éteindront, les vagues cesseront leur tintouin, l'odeur de la résine se fera enveloppante, et l'on verra surgir des êtres d'une grande beauté entourés d'un cortège de lucioles qui s'avanceront vers nous en traînant derrière eux des singes empaillés. N'ayez pas peur, venez, venez, nous diront-ils en riant gentiment. Et nous...

Mais comment croire des enfants?!

— Et nous alors, nous rejoindrons ceux qui nous sont chers, dit une vieille femme, ceux que nous avons perdus.

— Tous ceux que nous aimions, que nous aimons encore.

— Et ceux d'avant, jusqu'au premier...

Un groupe de villageois s'était finalement décidé à descendre sur la plage. Ils écoutaient les vieux égrener leur mélancolie, le visage rivé aux vagues.

— C'est le bateau des morts. Ils viennent nous chercher, murmura l'un d'eux. Bientôt, ils seront là...

Ceux d'en haut jetèrent vers la mer un regard furtif.

— Et ils nous emmèneront. Tous.

— Mais nous, nous sommes trop jeunes. Nous ne voulons pas mourir.

— Qui parle de mourir ? Ils veulent seulement que nous soyons heureux, comme eux, et libres. Que nous cessions de vieillir et de peiner. Ne partez pas. Écoutez...

Ils écoutèrent encore : Sur le bateau des morts, quand nous y monterons... Lorsque la nuit tomba, les phrases se firent plus hésitantes : hachées, raclées, usées par le bruit des vagues dans lequel, depuis des siècles en vérité, on guettait un sursaut de musique, le ressac d'un rire, la promesse d'un autre monde. La mer s'élargissait, roulait contre les ventres, glissait sur les échine; elle emplissait bouches, yeux, narines, oreilles, et ouvrait les poitrines. Tout était mer, on ne put plus parler. Et les corps, dodelinant, devinaient... *La mer est sombre mais elle cache ses couleurs à l'intérieur de nous.*

Une légende, croyez-vous?... Mais les promesses de bien-être, les espoirs de repos et de prospérité pour lesquels nous nous sommes épuisés, ce n'étaient pas des légendes ? Non, pire ! Des mirages ! des petits rêves peureux ! de la gnognote !...

Regardez-nous. Qu'avons-nous fait de notre vie ? Qu'allez-vous faire de la vôtre ?... Ce temps passé à nous user. Voyez nos corps ridés, tordus, pourris. De tant nous agiter, nous n'avons rien gagné ; nous y avons laissé notre force, notre joie, notre beauté. Ah ! il faudrait n'avoir jamais travaillé, jamais souffert, n'avoir jamais eu faim, n'avoir jamais dû même étendre le bras pour se nourrir. Qu'est-ce que tu fais quand tu as soif ? Tu te lèves pour aller puiser de l'eau ; tu te penches, tu te plies, tu te voûtes : tu vieillis. Pourquoi l'eau ne vient-elle pas à toi ? Pourquoi ?... Ce ne sont pas les désirs qui nous usent, mais la peine que nous prenons à les réaliser. Chaque geste, chaque pas, chaque mot prononcé laisse une trace dans le corps qui ne s'efface pas, pèse sur nos épaules et nous ploie vers la terre. Nous sommes si fatigués. Il n'y a que les actes inutiles et sereins que le temps ne nous décompte pas : voilà le secret qu'ont découvert les trépassés au cours de leurs voyages. Les morts nous apprendront à ne rien faire, comme eux, à ne rien accomplir sinon par pur plaisir : ils nous enseigneront l'éternelle jeunesse...

D'autres villageois s'étaient joints au groupe, et l'on rêvait à ciel ouvert.

... Il s'approche. Il n'est pas loin. Parfois nous l'entendons déjà...

C'est un navire immense, bien plus grand, bien plus beau que tous les paquebots du port, car les morts sont nombreux et ils aiment le luxe. Il contient des richesses à n'en plus pouvoir parler. N'en parlons pas. Qu'on vous dise seulement que les morts n'ont pas soif, qu'ils n'ont pas faim, qu'ils

ne sentent pas mauvais, oh non ! même après les longues nuits de danse et d'amour effrénés. Car ils fêtent toutes les nuits, dorment le jour, et sur leur corps, quand ils reposent, des mains invisibles viennent répandre des huiles parfumées, avec de lentes caresses qui prolongent le plaisir de la nuit. À leur réveil, dès qu'ils s'étirent et bâillent, mille petits esclaves scintillants volettent à leur chevet. On les poudre de blanc, on cerce leurs yeux d'or, on peint leurs lèvres en noir – le beau sourire des morts heureux – et leurs ongles en turquoise sur l'éventail gracieux de leurs mains qui s'éploient. Puis, chapeaux, plumes et soie, fleuves de perles et de corail, pierres taillées, mouches de feu : on les pare pour la nouvelle fête qui se trémousse déjà sur les ponts et dans les grands salons ballottés de lumière verte et de mousseline blanche. Quelle vie, mes amis ! Quelle insouciance !...

Les vieux d'abord, les jeunes ensuite, hommes et femmes ; finalement, ils se sont tous retrouvés sur la plage. Le village là-haut s'écroule de silence, pèse de tout son vide au sommet de la pente comme s'il cherchait éperdument à rejoindre ses âmes, ses déserteurs dont lui parviennent parfois, mêlés au bruit lointain des vagues, les murmures hallucinés. Qu'il s'écroule ! Nous n'avons point de regrets. Nous sommes si bien ici. Le dessin des champs s'efface, les barques pourrissent, les outils rouillent. Qu'importe ! Nous en avons fini avec cette vie-là. À quoi bon tant d'efforts, tant de labeur, pour de si maigres joies ? *Nous avons tant à désirer, et la mer est si belle...*

Il arrivera de nuit. On entendra se rapprocher un vacarme joyeux, des rires et des bribes de chants, mais on ne verra rien d'abord. Ensuite, on sentira s'épanouir dans l'ombre les odeurs envoûtantes dont le navire regorge. La rose, la cannelle, les vins de palme et d'épices dissiperont dans une molle ivresse les souvenirs de notre vie passée; puis le benjoin, le cèdre, l'ambre et la myrrhe, les résines précieuses des embaumeurs s'imposeront à nous et nous rassasieront. Enfin il sera là. Il nous apparaîtra. Illuminé comme une ville, avec autant de hublots que d'étoiles dans le ciel, dix étages de ponts festonnés de lampions, cinq cheminées crachant des étincelles et plusieurs capitaines. Il sera si proche à cet instant, qu'en étendant la main on pourra le toucher. Mais la joie, la surprise, nous en empêcheront. Les passagers, du haut de leurs dix ponts et de leurs six cent mille chandelles, riront de notre étonnement et, se penchant vers nous, ils jetteront des fleurs, des billets de banque et des petits oiseaux. Puis ils dérouleront pour nous des échelles dorées...

Une nuit... Cette nuit peut-être... Et même si ce n'est pas vrai, pas tout à fait comme ça – mal dit, mal espéré – nous savons qu'il viendra.

Ceux des villages voisins commencent à les rejoindre. Et d'autres encore, sur d'autres plages. La nouvelle se répand. Bientôt, sur toute la terre, il n'y aura plus que des villes désertes, des routes silencieuses, des champs en friches, des bureaux vides... et des milliards d'êtres humains, dans les ports, sur les grèves, les falaises et les digues, en

train d'attendre... mourant d'attendre... mais heureux, soulagés, oui! d'avoir compris qu'ils étaient libres.

Ils dorment le jour et guettent toutes les nuits. Quand le soleil se couche, ils se réveillent fébrilement, une rumeur bourdonne, l'attente se fait palpable. Ils délirent. *La mer, or de mon sang...* Un bateau prodigieux approche à toute allure. *La mer tremble de feu, explose autour de lui.* Il grandit, il arrive! Nous le savions, nous l'avons toujours su... Il est plus haut que les montagnes. Il va atteindre le ciel!... Nous avons toujours su que nous n'étions pas faits pour cette vie... Le voilà. Qu'il est sombre! Quel silence à son bord! Et il grandit encore!... *La mer étouffe, le soleil fond, le ciel a disparu.* Son ombre engloutit tout... Nous étions faits pour contempler la mer, nous étions faits... *Mer de cendres, plage blanche.* Quand tout est consumé... Nous étions faits pour la paresse et pour la volupté... Seuls les morts sont comblés.